

**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne  
**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres  
**Band:** 8 (1975)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Villeneuve  
**Autor:** Natanson, Thadée / Vuillard, Edouard / Natanson, Misia  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-871000>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**Villeneuve**

Villeneuve, « une Thélème à peu près parfaite »... Un accueil chaleureux dans le plus beau des sites, la plus confortable des demeures ; le bien-être des vacances et de la liberté ; des échanges confiants ; l'abandon aux jeux et au rire ; la rencontre magistrale de la peinture — Bonnard, Lautrec, Vuillard — de la musique — Fauré — et de la poésie — Mallarmé, dont un quatrain célèbre sur un « Eventail » celle qui fut de la maison et pour chacun l'enchanteresse :

*Aile que du papier reploie  
Bats toute si t'initia  
Naguère à l'orage et la joie  
De son piano      Missia*



*Thadée Natanson à Félix Vallotton*

Villeneuve sur Yonne  
Yonne

Samedi 26 Juin 97.

Vous étiez pris, mon cher ami, jusqu'au 24 ou au 25 me disiez-vous. Voici le 26. Vous devez être libre. Donc bouclez une malle, mais une que vous n'aurez plus à changer avant d'aller en Suisse sur le chemin de quoi nous sommes et prenez à 2 h. 55 le train qui vous amènera ici à 6 h. 30.

Je préviens Vuillard que vous êtes prévenu. Donc tenue de compagnie.

Il fait tout à fait beau ici. Vous ne seriez pas seulement fou de n'y pas venir. Vous seriez criminel de tarder. Bien plus vous nous feriez beaucoup de peine.

Prévenez-nous et arrivez.

De la part de Misia qui vous fait mille amitiés ceci est un ordre, de moi une prière

Votre Thadée

Cipa me charge pour vous de mille choses aimables.

Prenez le train aujourd'hui même pour sûr

Misia

*Misia Natanson à Félix Vallotton* [Villeneuve, 1<sup>er</sup> juillet 1897]

Alors vous vous imaginez qu'il suffit de dire à des amis à qui on avait promis son arrivée « Mes arrangements sont pris pour aller à la mer » pour se dégager ? Mais je vais être bonne et vous prendre par la douceur et le raisonnement : l'air de Villeneuve est aussi sain que celui de la mer. Du reste nous comptons y aller au mois de septembre vers l'Italie et rien ne vous empêchera d'y venir avec nous. La seule raison que vous pouvez me faire valoir c'est votre amie et je n'ose trop insister sur ce qui ne me regarde pas. Mais songez mon cher Vallo aux bons amis que vous avez ici, qui vous attendent avec tant de plaisir que nous vous en redonnerons si vous voulez m'écouter et venez passer votre été ici. Allons terminez vite ce qui vous retient à Paris, ne faites pas l'enfant, vos « arrangements » peuvent se déranger et venez vite et pour longtemps ici. Je n'ose pas vous dire qu'on vous acceptera même entre deux trains plutôt que pas du tout, car j'ai peur que vous ne sautiez sur cette idée, mais je vous en prie écoutez moi, et vous verrez que j'ai raison

Votre amie

Misia

Excusez mon cher Vallo le crayon avec lequel je travaille.

Mais je tiens à ne pas retarder l'approbation entière que je donne aux si sages conseils que vous envoie Misia. Venez. Venez donc. Pour un mois, pour une semaine, pour un jour ou pour une heure mais venez. Vous ne sauriez, vous, être un fléau comme vous dites. Venez une heure seulement et vous verrez que vous ne pourrez nous refuser de passer ici l'été<sup>1</sup>. Th

D'abord vous m'avez promis mon portrait, 2<sup>o</sup> vous devez m'apporter « La Musique » pour laquelle j'ai une place et que je suis d'entrer en possession<sup>2</sup>. Enfin j'ai besoin de vous

---

<sup>1</sup> Cédant à l'insistance de ses amis, Vallotton se rendra à Villeneuve, comme en témoigne une lettre de Vuillard, du 20 juillet 1897 : « Votre séjour ici me reste comme un souvenir de paradis » (*Félix Vallotton, Lettres et Documents*, I, Paris-Lausanne, 1973, lettre 95).

<sup>2</sup> Adjonction de Misia, dont la plume précipitée a sauté un mot.

Sur son portrait, voir *Félix Vallotton, Lettres et Documents*, I, lettre 95, note d.

« La Musique » est un bois, intitulé en fait « La Symphonie » (n° 186 du Catalogue raisonné de Maxime Vallotton et Charles Goerg, Genève, 1972) : parmi les personnages, Misia, au piano, et Vuillard.



*Edouard Vuillard à Félix Vallotton*

[28 juillet 1897]

Villeneuve

Mon cher ami

J'ai attendu pour vous répondre le retour de Thadée et de Misia qui étaient allés à Paris. Je leur ai dit ce que vous m'écriviez pour eux avec d'autant plus de plaisir que je pense tout à fait comme vous et si les paroles servent à quelque chose le meilleur emploi à faire est de dire aux gens le plaisir qu'ils vous font. J'ai un peu honte en pensant à ce que je vous ai écrit l'autre jour découragé, mais ne faut-il pas se confier ou confesser aux gens qui vous sont indulgents.

On me demande tout de suite quand vous annoncez votre retour ? La maison ici sera vide pendant qq. jours au commencement d'août Th. et M. allant à Houlgate faire une visite au père Nat.

Il y a eu une semaine très agitée. Voyage en voiture jusqu'à Valvins, départ des uns pour Paris, retour des autres. J'ai passé d'excellents moments avec Lautrec que nous venons d'embarquer pour le Midi et qui reviendra en août. Vous verrez quel homme c'est ou plutôt quel gosse au bout de deux jours. Je me suis débattu avec la peinture tout à fait piteusement. Je commence à en prendre mon parti et la tranquillité revient. Je pense retourner à Paris d'ici la fin de la semaine faire un peu de lithographie si possible et reviendrai avec vous ? Ecrivez-moi si votre bonne humeur ne doit pas s'en alarmer à Paris. Reposez vous pendant que cela vient et revenez nous solide, heureux homme. Je vous serre la main bien amicalement

Votre ami

E Vuillard

Thadée va vous écrire

Lautrec m'a chargé de vous faire ses amitiés et de vous prier de vous informer si où vous êtes on peut trouver un bateau à louer où l'on puisse rester un jour et une nuit en mer et le prix <sup>1</sup> ?

---

<sup>1</sup> Vallotton séjourne alors à Perros Guirec.

*Thadée Natanson à Félix Vallotton*

Villeneuve

Mercredi 28 Juill. 97.

Je viens, mon cher ami, fumer une pipe près de vous. Les nouvelles que vous nous donnez nous ravissent. Nous avons retenu surtout que vous vous pressez de vivre pour être ici plus tôt. L'existence n'a guère changé ici sauf que vous y avez en partant laissé pas mal de vide. Nous avons grand'hâte que Août vous ramène ainsi que Stef. Coolus et les Fred que nous attendons <sup>1</sup>. J'ai fait à Paris ces temps-ci deux excursions dont une avec Misia pour voir à Paris de la famille de Varsovie qui y était de passage. Peut-être irons-nous au commencement d'Août passer avec eux quelques jours à Houlgate. C'est presque décidé.

Ma précédente excursion s'est terminée à Valvins où Lautrec et moi avons trouvé Misia, Chietrop <sup>2</sup> et Vuillard venus à notre rencontre. Un Valvins tout changé où Mallarmé nous a embrassés de joie. Mais un Valvins tout rempli de monde et donnant presque, surtout à l'auberge, l'impression de quelque faux Bougival. Maurice nous y a parlé de vous tout à fait affectueusement. Moreno y est installée avec un Schwob tout à fait détraqué, malade. Nous n'avons pas vu les Bourges. Sauf à Misia, Valvins tel qu'il nous est apparu, ne nous a donné de regrets à aucun. Je crois que la berge magnifique est près de se détériorer tout à fait par un trop grand afflux de gens de toute sorte. Nous en aurons cueilli la dernière fleur tout à fait fraîche.

Lautrec nous a quittés ce matin. Vuillard *portraitise* à plaisir, et sans doute vous ravirait par cette passion nouvelle à laquelle il s'abandonne en toute naïveté <sup>3</sup>. C'est un domaine où sans doute il fera de belles choses, en fait déjà. Je vais tout à l'heure lui servir. Misia est gaie et se remet un tout petit peu à la musique. Moi à mes papiers — Chietrop continue superbement à ne rien faire. Il mange et bâille. On vous attend.

Voilà les nouvelles. Donnez-nous des vôtres, abusez de la mer et rapportez nous vite un Vallo vigoureux et dispos.

Je vais faire faire une nouvelle épreuve de votre portrait que je vous enverrai incessamment.

Misia, Cipa et moi vous embrassons.

Thadée

---

<sup>1</sup> Stéphane Natanson, Romain Coolus, Alfred Natanson et sa femme, la comédienne Marthe Mellot.

<sup>2</sup> Cipa Godebski, frère de Misia, auquel Mallarmé envoya en 1896 ces vers :

*Ma sympathie anticipa  
Sur notre rencontre Cipa.*

<sup>3</sup> Portraits de Lautrec, Cipa, Misia ; Misia au piano...



*Misia et Thadée Natanson à Félix Vallotton*

[9 décembre 1897]



Notre dernier jour de Venise mon cher ami et je veux le consacrer un petit peu à ceux que j'aime. Que de choses que de choses vues ! mon vieux Vallo. Venise encore tellement plus belle non pas que ce que j'imaginai mais que ce que je croyais possible. D'abord notre arrivée ; je me suis jetée en gondole et l'idée seule que c'était vrai, que j'y étais était douloureuse à force d'être forte. Nous avons trouvé votre lettre à l'hôtel et je suis si contente de vous avoir mêlé à ce souvenir précis et inoubliable. Puis nous avons passé huit jours en extase. Par moment je fermais les yeux ne pouvant supporter tant de splendeurs et pour un rien je pleurais de bonheur. Une dépêche nous a fait aller à Varsovie et m'a rappelée à la réalité. Voyage pénible triste ; je n'ai rien voulu voir au charme de Varsovie me gardant pour ce qui m'attendait encore. Et nous sommes revenus par Trieste ; le charme a recommencé à partir de Vienne sur cette route admirable de Sämmering couverte de neige que vous connaissez probablement. Puis Trieste jolie jolie. Et enfin de nouveau Venise revue par le clair de lune avec sur la route des gondoles illuminées qui chantaient comme chaque soir pour le plaisir. Seulement hier je me suis décidée à voir des musées. Le Palais Ducale gris m'a fatiguée et aujourd'hui le Musée Correr qui m'a laissée tout étonnée devant le plaisir que j'y ai trouvé. Et nous quittons tout cela demain et nous n'avons encore rien vu.

Nous resterons quelques jours à Florence et je pense être de retour à Paris vers le 20, mais je ne sais rien encore. Nous pensons souvent à vous mon petit Vallo. C'est ce que je puis vous dire de plus gentil car vous savez qu'à Venise on ne peut penser qu'à ceux qu'on aime

Amitiés aux amis et surtout à vous de

Votre

Misia

On me passe le papier tel quel, mon cher Vallo, avec les taches et dans l'ordre que vous voyez et où vous vous retrouverez peut-être. Le tout, les taches et l'ordre, est l'œuvre de Misia. Je ne pense pas plus à me l'approprier que les façons qu'elle trouve de dire les choses gentilles que nous pensons. Je ne réclame que ma part de la bonne amitié que nous vous portons. Pour le reste je me contente de numérotter ses impressions.

Vous imaginez si nous en avons eues et combien fortes. Il nous a fallu tout à l'heure, traînant sur la place St. Marc notre dernière après midi, nous répéter, nous persuader que ce n'était pas la dernière, que nous reviendrions ici. Nous n'aurions pas trouvé la force de partir. Nous partons demain. Sans la force de plus rien voir avant Florence où nous serons le soir. Je n'en espère qu'un vaste musée. Car je ne songe à imaginer le charme d'aucune autre ville, trop rempli de la magie de celle-ci. Celle-ci qui ne ressemble à aucune autre, si entière, si elle-même, si captivante, et qui, à mourir dans sa splendeur, on dirait depuis des siècles a pourri tout autour d'elle et sous elle une atmosphère de fièvre, faite de tant d'extases, un fumier de lyrisme et des alluvions de limon de légendes où le rêve croît avec une vitalité, ailleurs inconnue. La gondole où l'on saute hors du chemin de fer, nous ensevelit dans une torpeur comme vénéneuse où on s'enlise et d'où on voit passer lentement la splendeur de ce qui n'est pas mort et devine l'éclat de ce qui fut. Ce sont des impressions inoubliables. J'ignore et ne veux imaginer comme on y vit seul ni si le décor suffit mais je n'oublierai plus quel asile il offre. Nous reviendrons.

Ecrivez nous mon cher ami. Nous aimons beaucoup vos lettres. Vous pouvez nous écrire à Florence, poste restante. Nous y resterons au moins une huitaine. Ici, trop absorbé par les rues, l'air, le brouillard, les palais, les poteaux, le soleil, par tout, je n'ai rien vu d'un art qui me paraît admirable et tellement à part dans l'œuvre humaine. Il me plairait d'y consacrer quelque temps. Je pars avec l'espoir que quelque jour je le retrouverai ce temps. A Florence je vais regarder plus sérieusement. Pour m'instruire. Mais n'est-ce pas la plus vilaine façon de voyager ? Presque celle de voyager pour s'enrichir. C'est un commerce comme un autre. Vivent les gens qui ne voyagent que pour leur

plaisir. Tout à coup je rougis. Peut-être si, en ce moment, vous travaillez beaucoup et péniblement ou si même vous n'arrivez pas à faire tout ce que vous voudriez vous allez trouver mes chansons de paresseux, odieuses. Pardonnez les moi en faveur d'une exaltation que vous qui connaissez Venise devez absoudre.

Ecrivez moi. Je vous suis tout dévoué

votre

Thadée.

*Edouard Vuillard à Félix Vallotton*

[Toul, 23 octobre 1898]

Mon cher Vallotton

Encore huit jours de réservisme ! Ce sera bien long. J'en ai assez. Je suis complètement abruti. Cela me vexe beaucoup, je pensais pouvoir résister. Je suis trop vieux, c'est tristement vrai. Cela me réveille de vous lire, je vous assure que ce n'est pas un remerciement banal, je ne pourrais vous en dire plus. J'ai reçu une lettre bien gentille de Misia qui me parle de votre séjour près d'elle d'une façon que je voudrais pouvoir vous faire lire, je n'imagine rien autre qui puisse vous rendre un peu du plaisir que vous me faites. Mais il me faut attendre encore huit longs jours pour retrouver plaisirs et embêtements à moi, hélas ! Mais tout vaut mieux maintenant que ce désœuvrement total auquel je n'arrive jamais à moi tout seul, même ne faisant rien.

Si vous voyez Jasinski <sup>2</sup> faites lui bien mes amitiés ainsi qu'à votre petite amie. Mon Dieu que vous êtes loin, tous !

Votre pas du tout militaire

E Vuillard .

---

<sup>1</sup> Sur Vuillard soldat, voir aussi *Félix Vallotton, Lettres et Documents*, I, lettre 122.

<sup>2</sup> Sur Félix Jasinski, voir *ibid.*, lettre 8, note d.

*Edouard Vuillard à Félix Vallotton*

[Paris, 26 juillet 1899]

Mon cher ami

Vous rappelez-vous les journées de l'année dernière à pareille époque à Villeneuve passées ensemble à jouer au billard américain ou à des promenades lugubres ? Cela vous donnerait une idée de l'état d'esprit dans lequel j'ai barboté depuis votre départ et peut-être un peu d'indulgence à ce long silence qui me pèse plus qu'à vous. Cette fois, le pire, je n'avais pas de motif à ma tristesse que mon impuissance foncière et je n'avais pas pour m'occuper le moindre regret sentimental. Cette constatation me faisait replonger plus bas. Vous imaginez ça ? Puis je ne voulais pas geindre ou plutôt m'occuper à geindre et n'aurais pu vous écrire d'autres choses. Enfin, c'est peut-être la fin, le fait de vous écrire me le fait espérer. — J'ai fait de mauvaises études, une litho en couleurs qui m'a donné le même tourment ordinaire, mais qui m'a redonné le goût du travail, enfin je me suis beaucoup préoccupé des peintures à faire rue Jouffroy. J'y vois plus clair maintenant. Depuis une huitaine, de grandes promenades par un beau temps et une chaleur torride dont je ne souffre pas m'ont fait reprendre intérêt aux choses, aux ciels, aux arbres, aux fleurettes surtout qu'on regarde en se promenant tête basse et je pense y trouver matière exploitable.

J'ai un projet en train. Je voudrais l'arrêter et procéder comme pour mon dernier paravent. Après, l'exécution serait tout plaisir. Priez pour moi !

Et vous ? Vous devez être bien entouré et distrait si vous aviez envie d'être triste ce qui n'est pas utile ni à soi ni aux autres n'est-ce pas ?

Travaillez-vous ? La nouveauté de votre vie et des spectacles va vous redonner de l'ouvrage peut-être pas de suite, ça ne serait pas étonnant, mais, c'est précieux d'ici quelque temps. Et puis vous avez toujours aimé la mer, ça vous réussit à merveille et votre lettre déjà ancienne m'a rassuré sur votre état de santé. Enfin vous avez une femme à taquiner et pour vous faire dorloter, vous êtes un homme considéré, un homme marié. J'ai assisté hier à un nouveau mariage, Frédéric Henry, qui a tous les dehors d'une association parfaite et destinée à être très heureuse. Les célibataires se font rares et ces spectacles faits pour les attaquer à fond. J'ai vu Cottet plusieurs fois, irréductible en peinture (Cézanne) et en politique (Dreyfus). Il nous faut nous rattraper sur le charme de son amitié et de sa délicatesse. Je vois beaucoup Bonnard quand je viens ici à Paris, il fait une merveille cela ne vous étonne pas avec *Parallèlement*<sup>1</sup>, et des tableaux qui sont la joie de notre existence, ce sont de délicieux petits poèmes

de peinture. Il va malheureusement partir d'ici une dizaine de jours après la fin de son meuble que je n'ai pas encore vu<sup>2</sup>. Roussel travaille aussi comme toujours à plusieurs choses à la fois. Il a fait un verger paradisiaque qui me plaît beaucoup. En somme, il va bien, comme tout le monde à l'Etang-la-Ville qui est un pays vraiment agréable<sup>3</sup>. Voulez-vous me dire ce qu'il en est d'Etretat ? Remerciez bien votre femme de sa gentillesse à me rassurer sur votre état de santé. Je voudrais bien avoir décidé mon travail pour pouvoir aller vous dire sans remords bonjour là-bas. Bien amicalement votre E Vuillard

---

<sup>1</sup> Verlaine, *Parallèlement*, illustré par Bonnard et publié par Vollard en 1900.

<sup>2</sup> Quatre panneaux pour un paravent.

<sup>3</sup> C'est à L'Etang-la-Ville que demeure K.-X. Roussel, le beau-frère de Vuillard.

*Edouard Vuillard à Félix Vallotton*

[Paris, 7 août 1899]

Lundi

Mon cher ami

J'espère que vous êtes tout à fait hors d'inquiétude maintenant ? J'ai été tout péniblement surpris ainsi que Roussel et les miens par votre lettre. J'étais sans nouvelles de vous. Faites bien nos amitiés à votre malade à qui nous souhaitons prompt rétablissement. Je vous le souhaite aussi car vous devez être tout ahuri et devez avoir besoin de repos. Vous allez voir en même temps que ce mot Thadée et Misia que je viens d'embarquer pour Etretat. Il est probable qu'ils vous diront tout ce que je pourrais vous dire et d'une façon plus agréable, mais voilà plusieurs jours que je voulais vous écrire, je viens de faire un bout de peinture en pensant à vous, j'attends impatiemment un journal sur ce qui a pu se passer à Rennes ce matin<sup>1</sup>, je serai dehors demain toute la journée et comme je tiendrais à avoir un mot de vous, je vous entreprends. J'ai été heureux de revoir et Thadée et Misia et suis encore sous leur charme. J'ai un tel fonds de désespoir latent que je suis toujours surpris de l'affection des gens, de ce que je leur prends et de ce qu'ils me donnent, sur quoi je n'ose jamais compter. Je ne suis pourtant pas particulièrement mélancolique pour l'instant. J'ai commandé mes châssis, je les attends pour me mettre à un travail déterminé et je viens de travailler une heure sans dégoût ; je comprends quelque chose aux lectures que je fais, les choses m'intéressent un peu autour de moi, rue Truffaut où je suis revenu et que je goûte beaucoup plus qu'il y a 6 mois. Il fait une température

supportable maintenant et si j'étais sage et très bien portant, rien ne me manquerait pour avoir le maximum de bonheur auquel je puis aspirer ; mais je ne suis ni très sage, ni très robuste et ma médiocrité en tout n'est pas encore arrivée à me convaincre de m'y accommoder. Je me sens pourtant vieillir et sans tristesse, c'est bizarre et je ne sais si vous seriez capable de supporter des dissertations là-dessus. Cela veut dire qu'après tout je suis plus heureux, simplement. Si vous avez des velléités de vouloir travailler lisez du Beaudelaire critique ou poète et le journal de Delacroix. Je vous conseille cela en frère, j'y trouve du neuf tout le temps et c'est bon signe toujours pour moi, quand j'ai la curiosité de les feuilleter. L'été porte à philosopher, Bonnard, Roussel et moi, nous sommes surpris à une terrasse de café devant des boissons, qui essayaient de nous rafraîchir, à discuter la raison d'être de l'univers, Bonnard était inquiet de savoir si tout de même il n'y avait pas un petit *résidu* qu'on appelait *âme*. Il est parti hier en Dauphiné. Reviendra-t-il renseigné ? Nous avons fini par l'affaire comme je le fais avec vous, je descends chercher le Temps en vous serrant bien affectueusement la main à vous et à votre femme et en vous souhaitant bon courage

E Vuillard

---

<sup>1</sup> Interrogation de Dreyfus lors du procès de révision.

*Edouard Vuillard à M<sup>me</sup> Félix Vallotton* [Paris, septembre 1899]

Chère Madame

Votre carte me fait doublement plaisir, vous êtes tout à fait guérie et vous me donnez une si gentille marque d'amitié que je dois y répondre tout de suite. Dites à votre boudeur de mari que j'ai sur la conscience un travail dont la réalisation est la seule excuse à la triste figure qu'il me connaît, que j'espère en venir à bout depuis peu, que cet espoir est soumis à des inquiétudes constantes, que j'ai une peine énorme à écrire enfin que d'ici une quinzaine, à moins de graves, tout à fait graves événements, j'irai vous demander l'hospitalité pour quelques jours.

J'ai eu de vos nouvelles par Th. Natanson il y a quelques jours. Ce qu'il m'a dit m'a fait grand plaisir. Il imagine que ce séjour vous laissera malgré le triste début, de bons souvenirs que je tâcherai de ne pas gâter en allant vous imposer ma lugubre personne. Merci encore de votre gentille carte et croyez moi bien cordialement votre

E Vuillard



*Edouard Vuillard à Félix Vallotton* [Villeneuve, automne 1899]

Vendredi

Mon cher ami

Je venais de dire à Coolus avec qui je déjeunais que j'étais content de penser que demain vous amènerait et voilà Thadée qui nous dit en entrant que vous aviez la grippe et ne veniez pas ! Qu'est-ce que cela veut dire ? J'en suis très embêté et j'espère que cela ne sera rien, que vous viendrez ici bientôt et que nous pourrons parler ensemble de la belle vigne vierge rouge qui tapisse la grange et faire quelques poses dans ce beau paysage aux lignes souples et aux teintes prune. C'est merveilleux et j'en suis tout remué. On vous attend ici, avec le regret de ne pas vous avoir laissé venir avec moi, les Alexandre n'étant pas venus malgré force protestations et devenant de plus en plus problématiques<sup>1</sup>. J'espère que Madame Vallotton se porte de mieux en mieux et que les soucis de son installation et de la grippe maritale ne la fatiguent pas trop.

Je n'ai jamais bien su mettre de la clarté et de l'ordre dans mes idées, trop heureux de croire en avoir ou les voir et j'aurais de la peine à vous sortir tout ce qui me passe par la tête ici. Ce qu'il y a de plus frappant c'est que les excitations de toute sorte de Villeneuve, de l'automne, de la musique et des habitants de cette maison, me font toujours marcher, et que je ne suis pas si revenu des vanités de ce monde que j'aurais pu le croire. Pour la peinture, je suis dans des perplexités analogues, je ne sais par quel bout prendre la question, tout me sollicite et j'ai peur de choisir. J'aurais bien aimé vous causer un peu. Pouvez-vous m'écrire un mot au moins ? Ce serait charité, ici on a des tendances à croire le monde limité aux coteaux qui nous entourent et aux idées qu'on y agite. C'est peu prudent et pourquoi je vous demande de me secouer un peu en attendant de vous avoir en personne. Faites bien mes amitiés à votre femme

votre E Vuillard

---

<sup>1</sup> Alexandre Natanson, frère d'Alfred et de Thadée, directeur de la *Revue blanche*.

*Edouard Vuillard à Félix Vallotton*

[Villeneuve, 23 novembre 1899]

Mon cher Vallotton

Merci de votre lettre et des photos. Elles font mon bonheur et me font voir encore plus la vanité de certaines idées de peintures. Il me semble que si je n'étais pas si ramolli, ça serait une vraie occasion de raisonner mais aujourd'hui je m'en sens incapable et ne peux que vous dire le plaisir que j'ai eu à les recevoir.

Des nouvelles d'ici ? Nous sommes dans une Thélème à peu près parfaite, chacun travaille et est de bonne humeur même moi, excepté depuis quelques heures où j'ai pris un dégoût subit de mon panneau. J'ai fait des excès dessus et je les paie. Je me rappelle en avoir été assez content et comme vous en êtes un peu l'inspirateur, j'ai eu beaucoup la tête occupée de vous, de votre manière d'être plutôt que des traits de votre visage et cela me donnait un peu de sagesse.

Par contre, je n'ai rien pu faire d'autre qu'un ou deux abat-jour le soir, travaillant toutes les courtes journées, trop courtes hélas, à cette bienheureuse colle qui m'enchanté toujours. Cela m'ennuie beaucoup et m'inquiète un peu vis à vis de Berheim à qui je n'ai pas grand chose à donner que trois tableaux à Paris peut-être. Voulez-vous leur expliquer comment ayant passé mon année à couvrir des mètres de toile ayant la prétention de décor<sup>1</sup>, je n'ai eu positivement le temps de faire beaucoup d'autres choses.

Je compte pourtant profiter de la petite veine que j'ai en ce moment pour essayer de proposer délibéré quelques tableaux. Voilà ce que l'homme propose. Qu'en résultera-t-il ?

Ici, on ne sort plus guère et le sentier du bord de l'eau garde votre silhouette dans ma cervelle. Misia est d'une gaieté égale, Coolus lui fait la cour en permanence et elle s'amuse beaucoup. Moi je suis un peu grognon, mais suis obligé de m'en reconnaître la première cause, Thadée est dans le septième ciel et nous nous sommes surpris plusieurs fois tous les 4 à nous regarder un peu effarés de tant de calme, de plaisir tranquille et de paresseux oubli de Paris. Est-ce possible que cela dure ? Nous sommes en pleine féerie, il faudra payer en sortant évidemment. Je pense aller vous voir la semaine prochaine, définitif retour ? je ne sais pas, je ne sais rien et suis un peu dans la lune. Voulez-vous m'écrire tout de suite, je prends l'engagement de répondre immédiatement, ce serait charité de votre part de me

secouer un peu. Madame Vallotton a dû recevoir une lettre de Misia, le jour où vous m'écriviez ? J'ai été content de la savoir mieux, je l'avais laissée avec moins bonne mine. Faites lui bien mes amitiés. Si vous saviez l'admiration que j'ai pour vos têtes, cela m'a pris tout à coup en voyant le catalogue de la R.B. <sup>2</sup> Je les ai bien regardées et cela m'a donné beaucoup à réfléchir. Du reste vous devez être plus tranquille que moi sur la peinture, je n'ai qu'à vous dire le plaisir que cela m'a fait

Je vous la serre bien affectueusement

votre E Vuillard

---

<sup>1</sup> Vuillard a peint cette année-là deux grands panneaux décoratifs, intitulés *Vues de l'Ile-de-France*, pour Alexandre Natanson probablement.

<sup>2</sup> Nous n'avons pu retrouver ce catalogue de la *Revue blanche* dont le caractère publicitaire, malgré la collaboration de Vallotton, ne paraît pas avoir retenu l'attention des collectionneurs ou des bibliothèques.



